1re Année. — N° 23. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 8 Décembre 1864.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	**10** fr.	**6** fr.
Etranger	**12**	**7**
Outre-Mer. . . .	**14**	**8**

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.
On s'abonne également chez M. Ledoyen et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er Juillet ou du 1er Janvier

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.
Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.

Paris, le 8 Décembre

LETTRES D'UN CHRÉTIEN SUR LE SPIRITISME

NEUVIÈME LETTRE

Paris, le 30 juillet 1863.

A Mademoiselle Clotilde Duval, à Valence

Chère Clotilde,

Aux citations précédentes, je vais encore ajouter quelques citations; car je veux en finir sur cette question. Mais pour ne pas allonger ces étapes outre mesure, je m'abstiendrai de tout commentaire.

Voici ce que dit M. de Brotonne dans son livre *de la civilisation primitive* :

« Ce qu'il ne nous est pas défendu de supposer, et ce qui concilierait mieux nos espérances avec les notions accessibles d'un avenir d'ailleurs insaisissable : c'est le passage successif et rémunérateur à d'autres états supérieurs, au sein desquels la limite matérielle atténuée laisserait à l'Esprit un essor plus libre vers l'infini qui l'attire.

» L'accès à des mondes plus purs peut être réservé à l'homme comme but offert à la tendance qui l'emporte vers le beau et le bien, et, comme prix de sa lutte pénible et persévérante contre les grossières limites dont son âme est obscurcie.

» La matière ou la forme sera moins pesante dans la proportion des progrès que nous aurons faits dans la lutte contre l'organisme, à mesure que nous aurons pénétré dans la science et la moralité. Si la récompense ou l'état futur dont nous devinons les splendeurs est en raison de notre tendance vers tout ce qui est grand et beau, la conduite de chaque individu sur la terre a sa récompense déterminée d'avance, d'après la nature et l'étendue même de ses efforts.

» Plus nous aurons combattu dans les premières épreuves, plus sera haut le rang qui nous est réservé, plus nous aurons franchi de degrés dans l'échelle immense que nous avons à parcourir. »

— Ecoutez maintenant, chère cousine, ce que dit Lessing :

« Qui empêche que chaque homme ait existé plusieurs fois dans le monde? cette hypothèse est-elle si ridicule pour être la plus ancienne et parce que l'esprit humain la rencontra tout d'abord, lorsqu'il n'était pas encore faussé et affaibli par les sophismes de l'école? Pourquoi n'aurais-je pas fait dans le monde tous les pas successifs vers mon perfectionnement, qui seuls peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des punitions temporelles? pourquoi ne ferais-je pas plus tard tous ceux qui me restent à faire, avec le secours si puissant de la contemplation des récompenses éternelles. — Mais je perdrais trop de temps, me dit-on. — Perdre du temps? qu'est-ce qui peut me presser? toute l'éternité n'est-elle pas à moi? »

» Passons à Eugène Pelletan :

« Le monde payen allait mourir; mais avant de disparaître à jamais dans cette nécropole de choses humaines que nous appelons l'histoire, il voulut résumer sa pensée sous une dernière figure. Au jour marqué pour cette solennelle agonie, une femme se leva sur les bords du Nil, comme la radieuse incarnation du génie de l'antiquité. Elle était fille du géomètre Théon. Elle trouva la science innée à son berceau. Elle apprit sur les genoux de son père l'astronomie. Elle épela pour premier alphabet le firmament. Elle mesura l'espace en jouant, du bout de son compas.

» Après avoir lu dans le ciel les secrets de l'astre, elle alla étudier à Athènes la métaphysique, cette autre astronomie de la pensée. Elle évoqua, sous le platane du Pirée, l'Esprit errant de Platon. Elle accueillit sur son chaste cœur l'invisible idéal. Et rêveuse comme une jeune fille au sortir du premier baiser, elle revint à Alexandrie. A son retour, la jeunesse néoplatonienne l'assit dans la chaire vide où murmurait encore le dernier écho de la parole de Plotin.

. . . .

» La célébrité de cette muse éclose d'un sourire de Platon, égarée sur la limite du cinquième siècle, était une injure vivante à la victoire du Christianisme. L'évêque Cyrille s'inquiéta de cette voix d'une autre civilisation qui parlait de quatre siècles en arrière. Il fit passer son inquiétude dans son église. La population monocale d'Alexandrie frémit. Un rêve de sang visita le cénobite à jeun, couché dans sa cellule.

» Mais la jeune inspirée, fière de sa royauté parmi les âmes, traversait lentement les rues d'Alexandrie, debout dans sa robe de pourpre, sur un char attelé de quatre chevaux blancs, la main flottante sur les rênes, le regard perdu dans les nuages. Elle continuait de méditer en Dieu l'essence de la pensée. Et lorsqu'elle avait passé, le frémissement de sa robe flottait derrière elle dans le vent, comme le bruit divin de sa méditation.

» Elle n'entendait pas, dans la sérénité de son extase, aboyer le moine de Nitrie, ce sombre dogue du désert. Un jour, cependant, le diacre Pierre, suivi d'une populace de saints, alla saisir sur son char la dernière fille de Platon. Il la traîna par les cheveux dans l'église de Césarium. Il la dépouilla de sa robe, il l'insulta dans sa beauté, et il la découpa, ou plutôt il la déchira lentement avec le tranchant d'une écaille. Et, lorsqu'elle eut à jamais fermé sa paupière encore pleine des confidences du ciel, il poussa du pied le tronc sanglant de la victime devant le Dieu du Calvaire.

FEUILLETON DE L'AVENIR

APPARITION.

LE DOCTEUR COGSWEL (1)

On lit dans le ***Courrier des Etats-Unis*** de New-York :

« L'***Evening-post*** publie un fait assez curieux dont un certain nombre de personnes avaient déjà connaissance, et sur lequel on se livrait depuis quelques jours à des commentaires assez amusants. Les spiritualistes y voient un exemple de plus des manifestations de l'autre monde. Les gens sensés ne vont pas en chercher si loin l'explication, et reconnaissent clairement les symptômes caractéristiques d'une hallucination. C'est là aussi l'opinion du docteur Cogswell lui-même, le héros de l'aventure.

» Le docteur Cogswell est bibliothécaire en chef de l'***Astor library***. Le dévouement qu'il apporte à l'achèvement d'un catalogue complet de la bibliothèque lui fait souvent prendre pour son travail les heures qui devraient être consacrées au sommeil, et c'est ainsi qu'il a l'occasion de visiter seul, la nuit, les salles où tant de volumes sont rangés sur les rayons.

» Il y a une quinzaine environ, il passait ainsi, le bougeoir à la main, vers onze heures du soir, devant un des retraits garnis de livres, lorsque, à sa grande surprise, il aperçut un homme bien mis qui paraissait examiner avec soin les titres des volumes.

» Imaginant tout d'abord avoir affaire à un voleur, il recula et examina attentivement l'inconnu. Sa surprise devint bien plus vive encore, lorsqu'il reconnut dans le nocturne visiteur le docteur X. qui avait vécu dans le voisinage de Lafayette-Place, mais qui est mort et enterré depuis six mois.

» M. Gogswell ne croit pas beaucoup aux apparitions et s'en effraye encore moins. Il crut néanmoins devoir traiter le fantôme avec égards, et élevant la voix :

— » Docteur, lui dit-il, comment se fait-il que vous qui, de votre vivant, n'êtes probablement jamais venu dans cette bibliothèque, vous la visitiez ainsi, après votre mort? »

Le fantôme, troublé dans sa contemplation, regarda le bibliothécaire avec des yeux ternes et disparut sans répondre.

— « Singulière hallucination, se dit M. Cogswell, j'aurai sans doute mangé quelque chose d'indigeste à mon dîner.

Il retourna à son travail, puis s'alla coucher et dormit tranquillement. Le lendemain, à la même heure, il lui prit envie de visiter encore la bibliothèque. A la même place que la veille, il retrouva le même fantôme, lui adressa les mêmes paroles et obtint le même résultat.

— » Voilà qui est curieux, pensa-t-il. Il faudra que je revienne demain »

Mais avant de revenir, M. Cogswell examina les rayons qui sembaient intéresser si vivement le fantôme, et par une singulière coïncidence, reconnut qu'ils étaient tous chargés d'ouvrages anciens et modernes de nécromancie. Le lendemain donc, quand pour la troisième fois, il rencontra le docteur défunt, il varia sa phrase et lui dit :

— » Voici la troisième fois que je vous rencontre, docteur, dites-moi donc si quelqu'un de ces livres trouble votre repos pour que je le fasse retirer de la collection. »

Le fantôme ne répondit pas plus cette fois que les autres; mais il disparut définitivement, et le persévérant bibliothécaire a pu revenir à la même heure et au même endroit plusieurs nuits de suite, sans l'y rencontrer.

Cependant sur l'avis des amis auxquels il a raconté l'histoire, et des médecins qu'il a consultés, il s'est décidé à prendre un peu de repos, et à faire un voyage de quelques semaines jusqu'à Charlestown, avant de reprendre la tâche longue et patiente qu'il s'est imposée, et dont les fatigues ont sans doute causé les hallucinations dont nous venons de parler.

Pour nous, nous sommes persuadé que c'était bien une véritable apparition; et il est probable que si le docteur Cogswell avait examiné attentivement les ouvrages qui attiraient le visiteur extra-terrestre, il aurait pu se mettre en communication avec lui, d'après les indications des livres en question.

A. d'A.

(1) Extrait de l'*Opinion nationale* du 1er avril 1860.

» Le lendemain, un disciple inconnu rassembla les lambeaux épars du corps et les déposa pieusement sur un bûcher. Il jeta dans la flamme le cinname, le papyrus où respirait encore le génie de la Grèce, tout ce que la jeune martyre païenne avait aimé, tout ce qu'elle avait glorifié parmi les vivants.

» L'holocauste sublime de toute une civilisation disparut dans un tourbillon de fumée et de parfum. Et depuis ce jour, cette âme du monde antique qui portait sur la terre le nom d'Hypathie, *erre mystérieusement sur la brise dans l'attente d'une nouvelle incarnation.* »

Voilà ce qu'écrit E. Pelletan dans sa *profession de foi du dix-neuvième siècle*, 1852, et son opinion corrobore celle de tous les autres écrivains que je cite dans ces lettres.

J'emprunte maintenant au *Livre posthume* de Maxime Du Camp les fragments suivants :

« Une animation étrange illuminait le visage de Sylvius ; il agitait les lèvres comme s'il avait récité quelque prière. Chacun se taisait, on entendait les battements de la pendule.

» Soutenez-moi, dit-il, je veux parler encore.

» Non ! je ne suis pas un impie, car je crois en toi, ô mon Dieu ! source de toute vertu, de toute vérité, de toute intelligence, de toute justice et de toute miséricorde ; je crois en toi ! Tu es en nous comme nous sommes en toi ; tu jouis et tu souffres en nous, ô Dieu compatissant ! tu es la grande âme qui remue les mondes, tu es la vie éternelle qui circule dans toute la Création et jusque dans ces parfums subtils qui sont peut-être des animalcules odorants. C'est ton irradiation parmi les choses de la nature qui les fait si belles ; c'est toi, toujours toi que nous recherchons, que nous aimons à travers les paysages, les femmes, les astres, le ciel bleu ; c'est vers toi que nous tendons, c'est pour nous rapprocher de toi, c'est pour mieux comprendre les mystères de ton essence infinie, que sans cesse nous tâchons à augmenter notre intelligence et notre cœur ; ô mon Dieu ! je crois en toi ; tu es l'idée, puissance indestructible, invincible, persistante, inaltérable, toujours croissante, grandissante et fortifiante, mère de la foi, de l'espérance, de la charité, de la réhabilitation, agent mystérieux qui parle dans la conscience de chacun et embrase le cœur de tous, fluide insaisissable que rien ne peut faire immobile, qui avance lentement, mais impitoyablement vers son but et qui entraîne tout à son aide, même ses ennemis, les obstacles et les persécutions ; tu es l'idée, fleuve fécondant qui coule au travers de l'humanité et qui la pénètre comme l'eau pénètre une éponge ! Tu es l'amour, attraction irrésistible qui rend frémissantes toutes les molécules de ton essence répandues dans le grand tout, et qui les pousse sans cesse l'une vers l'autre, afin que deux parties de toi puissent se rejoindre momentanément dans une union pleine d'extase ; cette extase, les matérialistes l'ont appelée l'ivresse des sens, et c'est peut-être la vibration de ta béatitude qui se révèle en nous ! O mon Dieu ! je crois en toi !

» Je crois en toi, qui connais tout par le souverain souvenir et la prescience souveraine ; je crois en toi, moteur de progrès, en toi qui tires les effets les meilleurs des causes les plus coupables ; je crois en toi, qui toujours de ton doigt divin nous montre les choses futures et qui jamais ne détruis le passé, afin qu'il serve à améliorer l'avenir, car tu es comme la loi, ô Père de justice ! et ta puissance n'est jamais rétroactive ; je crois en toi, tu es l'âme dans laquelle nous vivons, tu es l'âme qui vit en nous ; je crois en toi, je crois en toi !

» Je crois en mon âme, émanation essentielle de Dieu, partie intégrante de lui, et divine comme il est divin ; je crois à mon âme immatérielle et progressive de sa nature, intelligente dans ses opérations, éternelle dans sa destinée !

» Je crois à mon âme, douée d'ubiquité, car elle existe facilement en plusieurs lieux à la fois : dans le cœur de mes amis, dans l'âme de ma maîtresse, dans le souvenir de ceux qui sont loin, dans les animaux qui me servent, dans les paysages que j'aime, dans les océans que j'ai traversés, dans les étoiles que je regarde, dans les déserts où j'ai dormi, dans les morts qui m'ont précédé !

» Je crois à mon âme, aggrégation de monades diverses, légion composée d'essences différentes empruntées aux autres âmes que j'ai rencontrées, aimées ou haïes, vaincues ou aidées, perdues ou sauvées pendant *mes existences précédentes* ! Ce sont ces portions d'âmes, qui sont chacune en soi comme une âme, qui s'agitent avec mes passions, mes vertus et mes vices ; ce sont elles qui, dépositaires des réminiscences de *mes vies antérieures*, en sont mes antipathies, mes sympathies et *mes idées innées* ; ce sont elles qui tour à tour, et selon ce qui les suscite, regardent par mes yeux et leur donnent ces expressions variables de méchanceté, de douceur, de colère, de charité, de courage, de peur, de bonté, de tendresse. Elles sont réunies en moi comme une sorte d'assemblée délibérante qui discute, juge, dirige, condamne, approuve, corrige, retient, excite, excuse mes pensées et mes actions. Chacune d'elles donne ses raisons pour et ses raisons contre, et la résolution est prise à la pluralité des voix, excepté cependant lorsqu'une circonstance imprévue et grave fait surgir tout à coup une décision unanime enlevée par l'éloquence irrésistible d'une des monades intéressées ; alors, comme disent les bonnes gens, je cède à mon premier mouvement. C'est cet ensemble qui va toujours croissant en intelligence et en nombre qui constitue mon âme éternelle.

» Elle a vécu déjà sous une forme palpable et elle vivra encore ; elle ira gravissant l'échelle ascensionnelle de l'agrandissement intellectuel ; quand elle sera devenue la monade la plus élevée de cette planète, elle pressentira la venue prochaine de temps nouveaux, elle activera la marche de l'humanité illuminée de ses rayons, et l'entraînera tout entière à sa suite vers les mondes supérieurs où nous irons tous ensemble jouir de sens plus parfaits et plus nombreux, de sensations plus multiples et plus vives, d'une raison plus haute, d'une compréhensivité plus étendue ; c'est elle qui guidera les monades ses sœurs, dépouillées de leurs instincts prévaricateurs, vers l'essence même de Dieu qui est la suprême justice, la suprême intelligence, la suprême vérité, le suprême amour.

» Le bonheur dans la vie est une chose insignifiante à Dieu ; l'intelligence seule et les vertus qui en découlent valent à ses yeux ; plus l'homme est intelligent, plus il espère du Seigneur, plus il est près de la béatitude. Qu'importent les malheurs et les misères ? N'est-ce pas le feu qui épure les métaux ? L'intelligence, don direct de Dieu, est la récompense du travail accompli dans les *existences précédentes* ; elle seule se rencontre en suivant la ligne providentielle ; les autres biens sont souvent sur la route du libre arbitre ou de la fatalité ; heureux celui qui a l'une et les autres en partage. On dit des poètes et des apôtres qu'ils sont au-dessus de l'humanité ; cela est vrai ; la voie divine dans laquelle ils s'avançent pacifiquement domine de bien haut tous les intérêts *mortels* du *moi* et du *non moi*.

» Je crois à la persistance du *moi*, force latente dont je suis certain et qui parfois surgit dans toute sa clarté ; conscience endormie, mais toujours vivante, qui se réveille le jour où la mort se rend maîtresse de mon corps. Bientôt je vais mourir, c'est-à-dire bientôt je serai approprié à une transformation nouvelle ; alors mon âme, dépouillée de cette enveloppe charnelle qui l'emprisonne et dont elle cherche toujours à sortir, mon âme, rentrée en pleine possession de son *moi*, comprendra tous les progrès qu'elle a déjà faits, apercevra ceux qui lui restent à faire, se rendra compte des effets et des causes et *s'incarnera joyeusement dans un autre corps*, afin de continuer l'œuvre pour laquelle Dieu l'a choisie.

» Je crois à la mission providentielle de ces hommes d'abnégation, apôtres et prophètes, qui ont élevé l'esprit humain en l'initiant à des morales supérieures et qui ont jeté sur leur race des semences dont les générations venues ensuite ont récolté les fruits ; je crois à eux, je crois à Zoroastre, à Manou, à Abraham, a Moïse, à Confucius, à Socrate, à Jésus-Christ, à Manès, à Mahomet, à Luther et à bien d'autres encore ; je crois à ceux que j'ai vus de nos jours, doux, bienfaisants, pacificateurs, réhabilitant la chair et fécondant l'esprit, et qu'on a abreuvés d'outrages, afin qu'ils aient aussi leur martyre, comme le FILS de l'homme. Je repousse de toute ma raison cet épouvantail insensé de peines éternelles, d'enfers pleins de flammes, de diables encornés et de satans maudits à toujours : fantasmagorie risible dont les méchants ont usé pour terrifier les faibles ; je crois à un Dieu d'indulgence et de miséricorde ; le Dieu de vengeance est mort et ne renaîtra plus ; les temps sont passés des divinités de colère et de terreur ; les cieux impitoyables sont fermés à jamais ; Jéhovah Sabaoth n'a plus d'armées et voilà que le sang de Son Fils ne suffit plus à désaltérer l'humanité haletante !

» Je veux dire la Prière, celle que Jésus enseignait à ses disciples sur les chemins poudreux de la Palestine, la prière de ceux qui aiment, de ceux qui croient, de ceux qui souffrent, de ceux qui espèrent.

» Et faisant un nouvel effort, Sylvius, levant les yeux vers le ciel, récita lentement, d'une voix qui s'affaiblissait de plus en plus :

« Notre père qui êtes aux cieux, que votre nom soit
» sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté
» soit faite sur la terre comme au ciel, donnez-nous
» aujourd'hui notre pain quotidien et remettez-nous nos
» offenses comme nous les remettons à ceux qui nous
» ont offensés ; ne nous induisez pas en tentation, mais
» délivrez-nous du mal. »

» Quand il eut achevé, il se laissa tomber sur l'oreiller et resta muet, immobile, pâle, fatigué, épuisé.....

» Puis une dernière clarté l'ayant illuminé, il murmura :

» J'irai, j'irai montant la spirale infinie des créations supérieures, irradiant mon âme à celle de la nature entière, attiré vers Dieu par la part de son essence que je garde en moi, gravitant autour de lui, comme un satellite autour de sa planète et me rapprochant toujours de lui. J'irai, j'irai vers les récompenses de l'avenir ; je retrouverai dans les *existences futures* les amours qui m'ont fait jouir et souffrir dans cette vie que je quitte sans regrets parce que maintenant mes horizons vont s'élargir ; j'irai et je rencontrerai le bonheur, car je porte en moi le droit d'être heureux, droit imprescriptible dont Dieu a placé la conscience en mon cœur et qu'un jour j'exercerai librement. Ne pleurez pas ! ne pleurez pas ! J'accomplis une nouvelle délivrance. Des voies meilleures m'attendent où je marcherai sans fatigue ; ne pleurez pas ! Les Parthes avaient raison qui se lamentaient autour des berceaux et se réjouissaient sur les tombes ! Intelligence de Dieu, je te salue ; tu m'appelles, et c'est vers toi que je vais aller. »

» Ce fut son dernier moment lucide. »

Voici maintenant une autre épisode que j'emprunte au même auteur ; méditez-la mon amie, car elle prouve combien Maxime Du Camp est pénétré de cette sublime idée de la réincarnation.

« Paris, 24 octobre 1864.

» Aujourd'hui, il faisait très-beau ; il y avait du soleil, je suis sorti pour voir encore une fois des arbres avant de mourir ; les feuilles, roussies et colorées par l'automne, remuaient au souffle d'une brise tiède comme dans une journée de printemps. J'allai aux Tuileries, je m'assis sous les marronniers et je regardai des enfants qui jouaient devant moi. Ils tournaient en rond en se tenant par la main et chantaient.....

» Ces rondes que je contemplais avec tristesse me rappelaient Mézières où je revoyais la blonde Apollonie qui était si jolie avec sa robe noire. Je considérais tous ces pauvres petits qui sautaient en cadence....

» Une petite fille de deux ans environ jouait à côté de la chaise où j'étais assis, presqu'à mes pieds ; elle mettait avec un grand sang-froid du sable dans un panier, puis en faisait de petit tas sur lesquels elle plantait des branchettes tombées. Une femme se tenait à distance et la surveillait avec sollicitude. Ce jeu dura quelques minutes, puis l'enfant s'assit par terre, dirigea ses yeux vers moi et m'aperçut.

» Elle attacha avec une fixité singulière son regard sur le mien et, sans sourire, me contempla longtemps. Tout-à-coup elle se leva ; laissant là sa pelle et son panier, elle vint à moi, se plaça entre mes genoux et me dit sérieusement, dans son langage à peine ébauché :

» — Bonjour, Monsieur !

» Je me penchai vers elle et je l'embrasssai. Elle devint toute rouge, et dans ses yeux je lus un sentiment si triste que j'en fus ému malgré moi. Je lui parlai en adoucissant ma voix et je lui demandai son nom.

» — Je m'appelle la petite Marie, répondit-elle.

» — Eh bien! mademoiselle Marie, êtes-vous sage ordinairement ?

» Elle sembla ne pas comprendre ma question et ne répliqua pas. Elle avait pris ma canne et jouait avec son cordon. Elle ne cessait pas de me regarder.

» — Oh ! monsieur, je t'aime bien, me dit-elle.

» Puis elle escalada mes genoux, s'assit sur moi, prit ma main dans la sienne et ne bougea plus. Je la laissai faire.

» Sa bonne s'approcha alors, et la tirant par son mantelet, elle lui dit :

» — Voyons, mademoiselle Marie, vous fatiguez Monsieur, descendez.

» La petite fille jetant ses bras autour de mon cou, se mit à pleurer en criant :

» — Non! non! je ne veux pas! je ne veux pas!

» — Laissez-la, dis-je à la servante, elle ne me gêne pas.

» L'enfant s'était pressée sur mes genoux, elle m'embrassait avec ses lèvres fraîches ; aucun sourire n'avait déridé son visage ; elle me disait :

» — Je veux que tu sois mon papa !

» Je pris sa tête dans mes mains et je la considérai attentivement. Ses traits étaient arrondis et indécis comme généralement ceux des enfants ; une pâleur mate donnait un ton uniforme à sa figure qu'encadraient des cheveux très-noirs. En voyant ses yeux, je ne sais quelle réminiscence confuse passa dans ma mémoire. Ils étaient d'un bleu foncé et presque violet ; de longs cils recourbés en allanguissaient encore l'expression, profondément navrée, désolée et comme mourante. Je me sentais troublé d'une émotion vague sous la persistance de leur regard. Où donc avais-je vu des yeux semblables ? Tout-à-coup le visage de Suzanne apparut à mon souvenir, et je reconnus ces deux yeux si tristes qui m'avaient contemplé si souvent. O Suzanne! est-ce toi ? Un frisson de terreur m'agita tout entier, mon cœur battit avec violence, et, comme le Christ au jardin des Oliviers, je sentis une sueur d'épouvante qui coulait jusqu'à terre. Seigneur! Seigneur! est-ce donc une de vos révélations ?

» Je restai anéanti, frappé de stupeur, éperdu, immobile, à cette idée que l'âme de Suzanne habitait le corps de cette enfant qui était venue vers moi, naturellement, sans sollicitations, sans efforts, et qui ne voulait pas me quitter. Il y a aujourd'hui trois ans que Suzanne est morte. Au milieu de mes préoccupations sinistres, je n'y avais plus songé ; cet incident étrange me rappelait violemment cet anniversaire.

» La petite fille me caressait toujours ; sa bonne la regardait avec surprise.

» — Faites excuse, Monsieur, me dit-elle, jamais elle n'est comme cela ; ordinairement elle ne parle à personne ; elle est très-douce, mais elle ne rit jamais ; elle a toujours l'air si triste qu'elle en donnerait presque envie de pleurer.

» — Quel âge a-t-elle ? demandai-je en me sentant défaillir.

» Cette femme sembla faire un calcul mental et me répondit, sans remarquer le tremblement qui agitait mes mains :

» — Tiens ! c'est drôle ; elle a eu ce matin deux ans et trois mois. Ah! je m'en souviens bien, allez, car je l'ai vu naître, cette petite-là ; ça été une rude matinée. Madame avait souffert toute la nuit ; vers quatre heures, comme le jour allait paraître, l'enfant vint au monde, mais si chétive, si débile, si maigrelette, monsieur, que c'était une pitié. Le médecin crut d'abord qu'elle était morte ; enfin elle cria ; mais elle est presque toujours malade, et nous avons eu bien du mal à l'élever.

» Cette enfant était donc née neuf mois presque heure pour heure après la mort de Suzanne ; je jetai un grand cri et je la pressai contre mon cœur. Alors un sourire que je n'ose raconter illumina d'une allégresse infinie son visage tout à l'heure si pensif ; elle laissa tomber sa tête sur mon épaule et pleura, sans cris ni sanglots.

» Cela est certain, l'âme de Suzanne est dans cette enfant.

» Un instant, j'ai eu la pensée de la voler, de me sauver à toutes jambes, de m'enfuir avec elle et de la garder toujours pour recommencer à vivre à ses côtés, car cette rencontre est providentielle. Il doit y avoir en Bretagne, auprès de la mer, dans les environs de Fouesnant et de Concarneau, quelque coin perdu où je pourrais peut-être vivre encore paisible et heureux auprès de cette petite fille, auprès de cette Suzanne nouvelle. Rêve de folie que tout cela! cette domestique m'aurait dénoncé, et puis je n'ai plus de courage pour rien.

» Pendant deux heures je suis resté avec l'enfant, absorbé, ne voyant personne autour de moi, sentant une foi profonde descendre dans mon cœur et remerciant Dieu de toutes mes forces. J'ai été bien sot de croire, une minute seulement, à cet enfer impie dont on cherche à nous épouvanter.

» Quand le soleil, déjà voilé des nuages du soir, fut sur le point de disparaître, la bonne voulut emmener Marie. L'enfant s'était accroché à mes vêtements et refusait de s'en aller et disait en pleurant.

» — Je ne veux pas! je ne veux pas! C'est mon bon ami à moi.

» Ce fut une scène presque terrible ; la bonne ne savait plus que faire ; Marie criait et sanglotait ; quant à moi, j'étais faible comme un mourant. Quelques personnes s'arrêtaient devant nous et commençaient à regarder curieusement de notre côté ; je pris Marie dans mes bras et je lui dis :

» — Sois bien sage, chère enfant, obéis à ta bonne ; je reviendrai te voir ; si tu n'es pas raisonnable, si tu ne veux pas rentrer, tu ne me reverras plus.

» La pauvre enfant comprima ses sanglots, et tournant vers la domestique son pauvre petit visage décomposé, elle lui dit d'une voix suffoquée :

» — Viens-t'en, ma bonne.

» Puis elle m'embrassa ; sa bonne la prit dans ses bras et partit avec elle. Aussi longtemps qu'elle put me voir elle regarda vers moi en m'envoyant des baisers avec ses mains.

» Lorsqu'elle eut disparu derrière les grilles, je me réveillai de ma torpeur et je me sauvai en pleurant.

» Cela est ma conviction enracinée, inébranlable, immuable, que Suzanne existe et que je l'ai vue. »

. . . .

N'est-ce pas, ma cousine, que cette mort de Sylvius et ce drame émouvant des Tuileries sont pleins d'enseignements ? Ce n'est point là une œuvre d'imagination seulement, mais bien le reflet d'une conviction profonde.

Adieu, mon amie ; que Dieu vous garde !

ALIS D'AMBEL.

LES DEMONS DEVANT LE SPIRITISME

Nous avons, dans un article précédent, démontré que les démonographes actuels rendaient involontairement des services éminents à notre doctrine, en ce que presque toutes leurs recherches pouvaient être adoptées par elle, en changeant un seul mot, celui des démons, ou bien en l'expliquant selon la vérité. Insistons de nouveau sur ce point capital.

Selon les néoplatoniciens qui ont le mieux exprimé à ce sujet les traditions antiques, les démons n'étaient autre chose que les âmes des morts, selon cette maxime qu'*en mourant l'homme devient un démon.* Il y en avait donc de bons et de mauvais, selon la nature de l'être humain transformé ; delà cette division logique des démons en *agathodémons et en cacodémons.* C'était là le vulgaire des Esprits qui ne s'étaient pas élevés au rang de *héros* ou de *demi-dieux*. Les *archanges et les dieux* étaient des Esprits d'une autre sphère, et entre les démons de la terre et les Esprits célestes, il y avait comme lien intermédiaire, *les archontes*, moins grands que les derniers, mais supérieurs aux premiers.

Ainsi les démons bons ou mauvais, quelquefois héros et demi-dieux, voilà ce qui formait le monde spirite normal terrestre.

Les archontes formaient le monde spirite supérieur. Les archanges et les dieux le monde spirite divin (*voir* la lettre de Porphyre à Anébon et la réponse attribuée à Jamblique dans l'édition de Thomas Gale).

Telle était l'économie du monde invisible aux yeux du paganisme ; on voit qu'elle ne manquait pas de logique et de grandeur.

A côté de ce beau système, la Chaldée avait le mythe de la chute des anges, dont ni la Bible, ni l'Évangile ne font mention expressément, mais qui fut adopté, on ne sait pourquoi, dans le développement des doctrines primitives du christianisme.

La qualification de *démons* fut détournée de son sens primordial : ils ne furent plus les âmes des morts, mais des anges déchus et pour l'éternité.

On comprend assez que cette fausse opinion, tout à fait injustifiable, contient une double hérésie à l'orthodoxie de la science divine.

Elle admet d'un côté la déchéance possible d'Esprits purs, et, en ne voulant parler que du passé, elle met aussi en question l'avenir ; elle trouble la sécurité future des bienheureux qui pourront bien également déchoir, puisque leurs prédécesseurs ont déchu ; par là elle compromet tous les principes.

De l'autre, elle admet l'éternité du mal sans expiation, sans repentir possible, sans réhabilitation aucune ; elle partage le monde des Esprits en deux parts immuables : le royaume de Satan et le royaume de Dieu. Tout l'avantage est pour le premier, car il est indestructible ; tandis que, comme nous venons de le voir, l'empire du bien est peu assuré, par cette funeste idée d'une déchéance possible des anges et des élus. En vain la théologie scholastique nous dit-elle que l'épreuve ne sera pas renouvelée, qu'il n'y en a eu qu'une pour l'ange, et que ceux qui ont été fidèles le seront à jamais. Qu'en saitelle ? Lorsqu'elle a été obligée de supposer, contre tout bon sens, une première déchéance, elle est contrainte par la logique à reconnaître la possibilité des chutes successives dans les siècles des siècles.

Joignez à ces arguments déjà décisifs tout ce que notre École, guidée par les enseignements des Esprits, a dit et dira encore contre la notion impie et absurde de l'enfer éternel et vous comprendrez le service rendu à l'humanité par le Spiritisme, qui, écartant les vaines fantasmagories, et les entités chimériques, vient reprendre les saines traditions, les amplifier, les développer, appuyé d'une part sur la raison, de l'autre sur les révélations du ciel.

A. DE MONTNEUF.

SCIENCE ET PROGRÈS

A Monsieur Hermant.

Monsieur,

La chimie vous a appris bien des secrets, vous a dévoilé, expliqué bien des mystères, qui, pour avoir été entrevus à des époques près de nous encore, ont allumé le bûcher pour les *chercheurs* d'idées nouvelles. Peu s'en est fallu que Galilée ne se fît brûler pour s'être mis en contradiction avec la Bible, et avoir découvert que le soleil est un centre, — non pas immobile : il va, lui aussi, glanant dans l'infini de l'espace les atomes homogènes qui ont des affinités pour le monde dont il est l'âme et la vie.... âme partielle, âme individuelle, qui n'est qu'une faible partie du grand tout, de Dieu ; grande individualité intelligente du sein de laquelle jaillissent, représentées par des êtres perfectibles, les diverses facultés qui doivent marquer le progrès accompli par elle.

La science ne veut, malheureusement, constater que le fait évident, palpable : ce qui n'est pas encore démontré n'existe pas pour elle ; il lui fallait l'Amérique, avant d'avouer qu'elle marchait sur un nouveau continent, et Christophe Colomb n'a eu raison qu'après avoir prouvé qu'il n'était pas un visionnaire.

La science eût-elle découvert l'Amérique ?... Il eût fallu pour cela que l'Amérique vînt faire une visite à

l'Institut, et l'Amérique méritait pourtant bien que l'on fît un effort pour aller la trouver.

La science, à travers ses expériences, récolte tous les jours quelques notions du vrai; mais elle a le tort de nier tout ce qu'elle n'a pu définir encore.

Et pourtant ne sait-elle pas que la définition possible d'un phénomène ne doit, ne peut être que la conséquence de simples hypothèses? Elle constate souvent; explique-t-elle toujours? Après avoir constaté la puissance de la vapeur, a-t-elle pu définir cette puissance?.... Non, elle n'en a pas trouvé l'explication, la définition exacte.

Car *force d'expansion des gaz* n'est pas le dernier mot de la science. Cette force d'expansion est un effet. Quelle en est la cause?

Il faut qu'un esprit observateur vienne un jour mettre la science sur la voie et lui dise : Cherche là.

Cette cause cherchée, si je vous disais : je la vois; les effets produits sont la conséquence de telle loi naturelle, vous me répondriez sans aucun doute : Pouvez-vous m'en donner la preuve palpable?

La preuve?... Non; mais c'est vous qui me la donnerez, en expérimentant d'après une hypothèse rationnelle, devenue pour moi une certitude. La preuve matérielle, je ne l'aurai qu'après l'expérience faite, de même que l'architecte n'a la preuve de l'existence de l'édifice imaginé par lui qu'après la construction de cet édifice.

La science est la consécration du progrès accompli. C'est une belle part que lui fait l'invention qui lui dit: Marche! voilà le champ inexploré; c'est là que tu récolteras la moisson dont j'ai vu germer la semence!... Creuse... il y a sous cette couche opaque des trésors que ces terrains m'ont révélés... Analyse, scalpe..., à toi l'héritage que je t'invite à recueillir!... Tu constateras un fait, et il sera parlé de toi... Si, pour n'être pas comprises encore, mes idées provoquent les sarcasmes de l'incrédulité, l'édification de ces idées à l'état de fait palpable t'érigera pierre à pierre le piédestal du haut duquel tu nous regardes en pitié, nous humbles qui te préparons les mets, dressons ton couvert et te disons : Viens te mettre à table : le festin est prêt!

J'ai éprouvé du plaisir à discuter avec vous mes opinions; vous comprenez la science, Monsieur, bien que vous ne consentiez à admettre comme vérités que les vérités démontrées. L'âme impalpable, vous voudriez la toucher du doigt; là est votre tort : nos organes matériels ne peuvent palper que ce qui est matière; notre âme seule reçoit les impressions de ce que nos sens ne perçoivent point.

Admis au banquet de toutes les découvertes connues, passées à l'état d'axiomes, vous devriez reconnaître la possibilité des vérités éternelles qui n'ont pas encore obtenu leur acte de naturalisation. Vous ne croyez pas à l'intuition; vous serez amené à constater les découvertes qui lui sont dues.

C'est pour avoir lu dans le livre de la vie matérielle que vous avez douté de la vie de l'âme; c'est pour avoir fait plus de pas que beaucoup d'autres dans le vaste domaine de la science, et trouvé l'explication naturelle de divers phénomènes qu'on vous avait montrés d'abord comme autant de miracles, que vous craignez de vous tromper en admettant l'individualité éternelle de tout être existant.

Mais ne vous est-il jamais arrivé, dans les tristesses d'un jour sombre et froid, alors que rien ne sourit ni dans le ciel, ni sur la terre, de vous dire, à la vue d'un convoi funèbre : Pour qui donc ces larmes versées derrière un cercueil? Est-ce bien ce cadavre que l'on regrette, ou bien la vie qui l'animait? Et cette vie, de quoi se composait-elle? L'animal le plus imparfait vit également, mais il est presque neutre dans l'accomplissement du progrès. Pourquoi cette distance énorme entre nos deux individualités? Pourquoi n'est-ce pas à lui qu'il convient de commander?... Il me briserait d'un coup de dent... je le fais ployer sous mon regard... Pourquoi?

D'où me vient cette autorité qui protége ma faiblesse contre sa force physique? Nul être ne peut vaincre ma volonté de fer... Qu'est-ce donc que cette volonté? vous est-il possible de la définir? et pourtant vous la constatez.

O science! tu es belle; mais que tu le serais bien plus encore si tu pouvais m'expliquer ce que tu es obligée d'admettre, et aussi admettre ce que tu ne t'expliques pas complétement! Cette volonté qui a érigé l'homme en souverain maître des êtres qui accomplissent l'œuvre du progrès en ce monde, tu ne peux la nier, mais la comprends-tu? l'as-tu jamais analysée?

D'où venait donc, dans la chétive et laide enveloppe qui porta le nom de Mirabeau, cette puissance qui subjugait les masses, et soufflait partout l'enthousiasme?.. Où donc régnait en lui cette beauté qui lui valut l'amour de Mme de Monnier?

Peut-être voudrez-vous bien accorder à ces quelques réflexions une raison d'être au moins excusable, si elles sont à vos yeux une erreur; mais vous en pèserez assurément la valeur avant de les condamner ou de les admettre.

Les hommes ne ressemblent pas tous à M. X. Feyrnet, de l'*Illustration*... heureusement!

Sans nous connaître, sans se demander si le but que nous nous sommes proposé est louable ou non, M. X. Feyrnet ne discute pas nos doctrines, il s'écrie avec un superbe dédain :

Trop bête! trop bête! trop bête!

Ne pouvant supposer que de nos jours on raisonnât de cette façon, et que ces grossières épithètes pussent s'adresser à notre œuvre, j'ai fini par me dire :

Après tout, c'est peut-être la devise de M. X. Feyrnet.

Agréez, Monsieur....

HONORÉ BENOIST.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Ce qu'il faut entendre par la mort spirituelle de l'Esprit

N'acceptez jamais à *priori* les idées nouvelles, les nouvelles formules; mais ne les rejetez jamais non plus sans un sérieux examen. Il est certaines vérités ambiantes qui sortent de l'état latent, pour entrer dans l'état actif : de là, les innombrables découvertes dont l'humanité se glorifie. Or, en tout temps, les novateurs et les idées nouvelles ont été généralement mal accueillis par leurs contemporains. Jusqu'à présent c'était la règle; mais aujourd'hui cette règle surannée n'a plus sa raison d'être, et, s'y interner comme les gens du passé, ce serait vouloir entraver le progrès, ce qui, vous en conviendrez, est tout à fait le contraire de la loi spirite, qui est l'évolution en avant.

Quand un Esprit sérieux vient, par des déductions faites en bons termes, et par des aperçus qu'il ne présente que d'une manière hypothétique, ouvrir un nouvel horizon à vos études, ne vous hâtez pas de crier à la mystification ou au scandale. Ici, en général, les mystificateurs n'ont pas accès; et, lorsqu'un Esprit, nouveau venu parmi nous, vient émettre des idées qui ne sont pas nôtres, nous lui laissons toute la latitude dont il a besoin pour se manifester. Imitez-nous en cela, mes fils, et soyez aussi hospitaliers que nous. Souvent nous laissons arriver jusqu'à vous des Esprits peu avancés, afin de vous apprendre à distinguer la vérité de l'erreur, la présomption du vrai savoir; mais, dans la circonstance présente, on ne peut pas dire cela. Quoiqu'il en soit, si un danger pouvait se présenter, ne sommes-nous pas là pour vous éclairer? C'est une tâche à laquelle nous n'avons jamais manqué : moi-même, dernièrement, j'avais appelé toute votre attention sur la nouveauté, sur l'étrangeté du système présenté par l'Esprit qui ne s'était pas nommé; mais, depuis, j'ai réfléchi et j'ai reconnu, dans ces théories qui m'avaient paru si étranges, au premier abord, un fonds de vérité et de grandeur que vous reconnaîtrez aussi, j'en suis convaincu.

Eh mon Dieu! d'où venons-nous? et où allons-nous? Nous l'ignorons tous tant que nous sommes, nous qui parlons et vous qui écoutez. Ce n'est pas dans nos basses régions stellaires qu'il est permis de le savoir; nous ne pouvons avoir que des intuitions confuses du passé, comme nous n'avons que des aspirations vagues vers l'avenir qui nous attend. Ce sont là des raisons péremptoires, sérieuses, réelles, que nous ne devons pas méconnaître. Ah! si le passé nous était ouvert, nous verrions également l'avenir, parce que tout se tient dans la main de Dieu; et que, du point où nous sommes arrivés, nous voyons autant en deçà qu'en delà, pas plus, pas moins. Conséquemment, de même que sur terre, il est des gens plus instruits, mieux partagés, plus clairvoyants, qui savent déduire l'avenir des événements passes; de même il est des Esprits qui voyent plus en arrière et plus en avant que d'autres. Peut-être Edgard est-il de ceux là?

Écoutez : Si, suivant quelques Esprits, nous avons passé par les échelons inférieurs de la création et de la vie, nous n'avons donc pas toujours possédé l'intelligence humaine, même la plus secondaire; et, pourtant, qui de nous se souvient aujourd'hui d'avoir hurlé parmi les loups dans les forêts sombres? ou volé dans les airs avec les milans et les aigles? Hardiment, je crois pouvoir répondre : personne! Eh bien! le progrès doit nous conduire infailliblement vers des sphères sublimes, où l'état d'homme, où l'état d'Esprits, tels que nous les concevons, n'existeront peut-être pas davantage dans notre souvenir.

Nous ne pouvons limiter l'exercice du pouvoir et de la volonté de Dieu dans la création : l'immensité nous échappe, l'infinité nous éblouit, et nous ne les comprenons que très-imparfaitement. Fénelon l'a dit de son vivant : non-seulement Dieu a créé tout ce que nous pouvons concevoir, mais encore des choses et des êtres dont nous ne pouvons avoir la moindre idée, et tels que peut en contenir l'infini. Inclinons-nous, ô mes fils, devant la grandeur de ce spectacle, et ne disons jamais à Dieu, comme les matérialistes : Maître, ton pouvoir s'arrête là! En conséquence, rien ne s'oppose à ce que, dans quelques milliers de milliers d'années, par delà les vies d'épreuves, les vies corporelles, et après la période elle-même des existences spirituelles pures, nous n'atteignions une sphère de transfiguration et de spiritualisation telles que, selon l'Esprit Edgard, nous ne jetions au loin, comme le papillon sa chrysalide, la coquille de notre enveloppe spirituelle, et que nul souvenir ne nous reste de l'état de l'homme, ni même de l'état supérieur à celui d'homme, de l'état d'Esprit.

ÉRASTE.

AVIS ESSENTIEL.

Nous prions ceux de nos abonnés dont l'abonnement expire le 31 décembre, de vouloir bien le renouveler avant cette époque, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi du journal; nous rappelons que les abonnements partent du 1er juillet ou du 1er janvier; qu'ils se paient d'avance, soit au bureau du journal, soit en mandat sur la poste. L'Administration ne faisant jamais de traite, nous invitons ceux de nos abonnés en retard à vouloir bien user de l'un des moyens indiqués.

Depuis la création de *l'Avenir*, nous avons gracieusement envoyé notre journal à plusieurs centaines de personnes; elles sont donc aujourd'hui parfaitement en mesure de connaître nos tendances et notre rédaction.

Si notre feuille ne leur parvient pas dorénavant, c'est que les exemplaires que nous avons consacrés à être répandus gratuitement seront adressés à d'autres lecteurs : nous voulons répandre l'idée. Nous prions également les personnes qui auraient quelques communications ou quelques réclamations à nous faire, de s'adresser directement à nous.

Immédiatement après les *Lettres d'un chrétien*, nous publierons le *Livre d'Eraste*. Il ne nous appartient pas d'en faire l'éloge, mais nous espérons que nos sympathiques lecteurs nous sauront gré de cette publication. Nous publierons également une série d'études philosophiques de MM. André Pezzani, Honoré Benoist, P. Xavier, de Montneuf, etc., dont la collaboration nous est assurée. Plusieurs médiums de Paris et de province nous ont gracieusement offert leurs concours, que nous avons accepté avec reconnaissance. A partir du 1er janvier prochain, nous donnerons le compte rendu des séances particulières des groupes de Paris ou de province qui nous paraîtront intéressants pour le public spirite; enfin nous ne négligerons rien pour tenir les engagements que notre titre de *Moniteur du Spiritisme* comporte.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.